

« Je te le colle sur ton mur ! » Les collages féministes : Politiser les murs en lettres capitales

Analyses 2023

— Mara Laloux

Coordination des études et analyses



— Un collectif de jeunes femmes affiche des messages féministes et militants sur les murs de Bruxelles. Il est question de féminicides, de patriarcat, de viol, d'enjeux queer, de sororité, d'inégalités sociales... Qu'en est-il de ces actions en bande de filles, à la nuit tombée ? Que disent-elles des préoccupations politiques et émancipatrices des femmes ? Et en quoi ces pratiques d'interpellation et de lutte s'inscrivent-elles dans des traditions de l'espace public ?

« UNE FEMME VA ÊTRE TUÉE DANS 48H », « ON COLLE LA NUIT POUR QUE L'ÉGALITÉ VOIT LE JOUR », « D'AUTRES MASCULINITÉS EXISTENT », « CHAQUE BAISER LESBIEN EST UNE RÉVOLUTION », « ON TE CROIT », « LE VALIDISME TUE », « NOS CORPS, NOS RUES, TA GUEULE », « DEUX MOJITOS SANS GHB SVP ». Ces slogans, que l'on a pu lire dans les rues de la capitale, et sur le compte Instagram¹ qui en assure le relais virtuel, font désormais partie de l'histoire des pratiques féministes dans l'espace public. Ils sont le fait de femmes d'horizons sociaux et culturels diversifiés qui prennent la rue, la nuit, en groupe, pour rendre aux murs leur force d'expression politique, dans un espace public qui ne leur appartient pas.

Rencontre avec trois colleur.euses du collectif *Collages Féministes Bruxelles*²

Mara Laloux : Depuis quand et pourquoi avez-vous rejoint ce collectif ?

Lila, 22 ans : Je colle depuis mai 2021. C'était absolument génial de voir les collages arriver à Bruxelles. Je les attendais parce que je suivais les comptes français de collages féministes. En section journalisme, j'ai rendu un travail sur ce collectif naissant. J'avais un goût de trop peu. J'avais envie de continuer et je me suis lancée. C'était le bon moment pour entrer dans un collectif, dans quelque chose qui me dépasse un peu. J'ai commencé à être féministe hyper tôt, je faisais déjà des petites actions à mon niveau individuel. J'étais très seule parce que les autres n'étaient pas encore à ce degré de déconstruction et de militance. À 14 ans, j'étais toute seule à faire la grève pour des toilettes non genrées tu vois !

Piou, 27 ans : Je colle depuis octobre 2022. Mon féminisme est assez récent, vers 2019. Je me suis dit que j'allais essayer de creuser le sujet. Ce qui est notamment passé par l'écoute de tous les podcasts de « Les couilles sur la table »³. C'est facile d'accès, clair et hyper bien fait. Cela faisait un petit temps que j'avais envie que mon militantisme, assez personnel aussi jusque-là, soit plus concret, plus tangible. Mais je ne voulais pas d'un engagement dans ma vie qui soit vraiment contraignant. L'intérêt du collage c'est justement que tu n'as pas besoin de grand-chose pour agir. Tu le fais quand tu as le temps et l'envie. En plus tu touches pas mal de monde.

Démy, 27 ans : J'ai commencé à coller en 2020, en créant un collectif de quelques colleuses sur l'ULB. Plusieurs d'entre nous étions des survivantes de viols et d'agressions sexuelles, et sinon on était toutes victimes de sexisme et du patriarcat. L'idée c'était de matérialiser notre colère via des messages visibles dans le campus. Des messages sur les agresseurs, sur leur impunité, sur la complicité du folklore de ne jamais les écarter et de fermer les yeux. C'est à la suite d'un de nos plus gros collages "FOLKLORE COMPLICE" qu'est née la page Instagram « Balance Ton Folklore » qui compte aujourd'hui plus de 7500 followers et 388 publications. Ce sont d'autres féministes de l'ULB qui ont regroupé leur énergie pour lancer cette page et les appels à témoignages. C'est comme ça qu'est née mon expérience avec le collage, l'apprentissage des techniques pour aller plus vite, pour choisir du meilleur matériel, pour ne pas se faire choper par la sécu de l'ULB, présente h24 sur le campus. Le collectif s'est un peu naturellement arrêté après qu'on ait subi une arrestation et que l'étincelle avait allumé un feu. Ce n'est que fin 2022 que j'ai rejoint le collectif *Collages Féministes Bruxelles*. Je suis heureuse qu'aujourd'hui un nouveau collectif de colleur.euses étudiant.es ait vu le jour.

ML : Pourquoi collez-vous ?

Lila : Je colle d'abord pour moi, pour me faire du bien. Si ça peut avoir un impact pédagogique derrière, évidemment c'est très bien, mais ce n'est pas vraiment ma première motivation. Quand je pense à un slogan, je me demande si ça me fait kiffer. Si ça éduque alors c'est un plus. C'est un moyen d'expression le collage. C'est très cathartique. Le fait de pouvoir imposer ma parole dans l'espace public, c'est vraiment fort. Ça fait beaucoup de bien de voir son collage qui est reçu. Parfois tu vois des gens dans la rue qui s'arrêtent, qui lisent, qui regardent et qui prennent une photo.

Piou : Pour moi ce n'est pas cathartique. Ma motivation c'est de faire quelque chose de concret qui impacte les gens, avec peu de moyens finalement. Si tu as un slogan pertinent, que tu le prends dans la gueule, tu ne peux pas passer à côté. Même si tu l'as lu du coin de l'œil, il est là. Je crois très fort à l'idée d'une graine qui germera, qui démarrera une réflexion. Je pense que personne ne peut vraiment être contre la réflexion féministe. Un slogan peut donner cette impulsion-là, permettre la réflexion, gratter un peu. Je ne m'attendais pas du tout à l'impact des slogans sur les personnes qui les voient, avoir ce retour c'est assez incroyable. Je ressens une grande gratitude d'avoir la chance de toucher les gens.

Lila : Le collage c'est un acte collectif. Ce n'est pas « c'est moi » mais « c'est nous ». Même si c'est son idée et son slogan, on est un collectif. Ce n'est jamais individuel.

Démy : Pour moi, coller c'est une sorte d'exutoire, pendant la peinture des lettres d'abord puis lorsqu'on pose le slogan sur les murs avec les pinceaux et la colle. C'est une satisfaction personnelle. Ensuite, coller c'est visibiliser des choses qu'on a envie de dire, de revendiquer, de crier et de le faire dans la rue, là où c'est difficile de se trouver une place en tant que meuf.

Piou :

Et il y a aussi une forme de fierté d'avoir son nom sur un collage, de se sentir reconnue par ses pairs.

ML : Qu'est-ce qui vous lie dans ce collectif, vos parcours personnels, des expériences communes ?

Lila : La volonté d'aller coller dans la rue. Au-delà de ça, il y a d'autres éléments qui s'ajoutent : une bonne majorité du collectif a été violentée dans la rue et au sein du pôle queer on est clairement lié.e.s par notre queerness. Mais le premier lien entre toustes c'est très clairement d'aller coller.

Piou : L'envie de faire quelque chose ensemble. Ma volonté c'est de déclencher des déclics chez les autres. Le message est important. Parfois les situations d'injustice sont trop nombreuses pour que je me dise « tant pis c'est comme ça ». Donc je fais quelque chose de concret. On fait quelque chose de concret. Ce qui nous relie aussi c'est qu'on est toustes, au minimum, dans une minorité de genre, puisqu'il n'y a pas de mecs cis.

Lila : On a toustes passé ce degré de rage qui nous fait dire « d'accord maintenant on pète la rue ».

ML : Est-ce que ça change la société d'écrire sur les murs ?

Piou : Oui, à une certaine échelle. Je pense que le citoyen est le premier échelon de la politique. Si une personne est mécontente et passe le pas de faire quelque chose pour changer une situation alors elle fait de la politique. On fait de la politique avec les collages. Il y a clairement une dimension d'éducation populaire. On attire l'attention sur des situations, on interpelle : « regardez : il y a ça, est-ce que cela ne vous révolte pas ? ». Et j'ai l'impression de m'inscrire dans une sorte de prophétie, que ce que l'on vise comme résultat va arriver.

Lila : Oui cela a un impact. Je ne sais pas si on veut plus toucher les institutions que les citoyen.ne.s, mais on met des thématiques oubliées au centre des préoccupations. On colle majoritairement des messages de soutien qui visibilisent des enjeux qui ne sont pas discutés, qui sont oubliés. Il y a des

messages qu'on a collés puis postés et qui deviennent des slogans qu'on crie en manifs. Mais on n'est pas des influenceuses ! C'est plus une manière de mettre en lien.

Piou : Pour qu'un mouvement féministe émerge, il faut que des gens suivent et pour cela il faut toucher tout le monde, un par un. Les collages sont efficaces pour ça. Ils créent vraiment un mouvement, cet aspect est très important. Le but ultime c'est que ça va devenir honteux de ne pas s'identifier comme féministe.

ML : Vous vous adressez à qui dans la rue ?

Lila : Il y a des sessions plus random et des sessions beaucoup plus ciblées où on s'adresse à un public particulier.

Démy : Ça dépend surtout des slogans qu'on colle. Un "ON TE CROIT" sera adressé à une victime alors qu'un "AGRESSEUR ON TE VOIT" est ciblé directement. Même si c'est souvent implicite, je pense que les personnes qui doivent se sentir concernées

par les slogans le sont. Et d'une manière ou d'une autre, le féminisme nous concerne toustes, c'est d'ailleurs pour ça qu'on colle dans la rue. Pour que ça soit lu par tout le monde.

« Coucou, il y a x féminicides par an ! Dans la presse on en parle pas, donc moi je te le colle sur ton mur ! »
— Lila

ML : J'aimerais qu'on aborde le registre des émotions. Il y a quelque chose de très touchant dans les slogans. En les lisant, on a l'impression que vous vous donnez du courage...

Démy : Je pense que la raison pour laquelle les slogans sont touchants, c'est qu'ils sont écrits avec la rage, avec le cœur, avec le sentiment d'injustice qui peut nous habiter. Ce ne sont pas juste des phrases, ce sont des chiffres, des situations qu'on a vécues,...

ML : Le collage est-il une manière de visibiliser des droits mis en danger et auxquels accéder ?

Lila : Ce n'est pas l'objectif premier. Le collage est vraiment un medium de visibilisation. On colle sur les droits des travailleur.euse.s du sexe, on relaye leurs story sur Instagram mais nous ne luttons pas activement dans ce combat-là. Les sujets féministes sont souvent, voire tout le temps mis de côté dans la presse. Le collage est une manière de les visibiliser. Hé coucou, le droit à l'avortement, on ne l'a toujours pas ! Coucou, on se fait violenter, il y a des gens qui meurent ! Coucou, il y a x féminicides par an ! Dans la presse on n'en parle pas, donc moi je te le colle sur ton mur !

Piou : Un slogan a ce pouvoir de toucher des personnes qui ne se sont jamais posées de questions. L'intérêt d'un slogan sous ton nez, c'est de t'interpeller de manière directe. Tu ne pourras plus dire que tu n'en avais jamais entendu parler. On enlève cette excuse-là aux gens. Des politiques nous suivent et repartagent nos slogans sur Instagram. Le collage peut donc être une manière de mettre certaines luttes à l'agenda politique : « attention, n'oubliez pas ces choses-là ». Il y a un manque de politisation des gens dans notre société, les collages peuvent les toucher et participer à leur politisation. Un slogan peut donner lieu à une prise de conscience, une réflexion, une ouverture, un début d'action.

ML : Des études dévoilent une utilisation genrée de l'espace public. Les femmes quittent l'espace public à l'adolescence, elles y sont alors de passage ou tout à fait absentes, tandis que les hommes l'occupent. Être une bande de filles qui sort la nuit, pour poser des actes illégaux dans la rue, qu'on n'attend pas d'elles... en quoi cette réappropriation de l'espace public fait-elle sens ?

Lila : J'avais déjà cette réflexion sur la réappropriation de l'espace public mais l'action de collage enfonce le clou. Beaucoup de colleur.euses ont été violentées, harcelées ou ont eu la peur de leur vie dans la rue. Il y a quelque chose de très cathartique. Tu sors en bande pour faire une action un peu illégale, tu imposes ton message et tu te sens puissante. Il y a de la réappropriation dans cette action et peut-être même le soin de traumatismes. Plein de femmes disent qu'elles ont repris confiance dans la rue par le collage et ça c'est magnifique !

Piou : L'espace public est à tout le monde. S'il est à tout le monde, il est autant à toi qu'à moi. Ne plus m'excuser d'être là, je le fais activement dans toutes les sphères de ma vie. Ce n'est pas le collage qui m'aide à ce sujet. En revanche, cela fait partie d'un acte militant entre meufs d'avoir une action dans l'espace public, de se dire : « l'espace public est à moi ». Ce n'est pas parce que je suis une meuf et que je n'ai pas de chaperon, que je n'ai pas le droit d'y être, que je n'ai pas le droit d'y dire ce que je pense, que je n'ai pas le droit d'y vivre et que je n'ai pas le droit de me l'approprier.

Démy : Sur papier, l'espace public est à tout le monde. En pratique, aux classes dominantes et surtout aux groupes d'hommes cis. Pour moi, la majeure différence c'est que quand je colle, je suis en groupe avec des personnes puissantes. Alors que quand je suis dans l'espace public seule, je perds un peu cette bulle de protection nourrie par l'adrénaline du collage et de la revendication féministe. Ma stratégie à moi quand je suis seule, c'est d'arpenter les rues à vélo, pour aller plus vite et me

sentir plus en sécurité vis à vis des hommes. Je pense que c'est tout mon bagage militant et donc aussi les collages qui m'ont aidé à prendre confiance et à m'affirmer face à des hommes dans l'espace public mais aussi devant des potes ou à mes dîners de famille par exemple.

ML : Comment vous situez-vous vis-à-vis des luttes féministes précédentes, voyez-vous une filiation entre vos actions ?

Lila : Ma première manif concernait le droit à l'avortement. Je me rendais compte, à l'âge de 16 ans, qu'il n'était pas dépénalisé, je trouvais cela complètement fou ! Je vois une continuité de mon action de collage avec cette lutte. Sinon je m'intéresse beaucoup aux luttes lesbiennes qui sont la source d'énormément de choses dont l'écoféminisme. L'invisibilisation lesbienne dans les luttes féministes m'irrite beaucoup, elles étaient vachement précurseuses.

Piou : On est dans la continuité par essence car on bénéficie de ce qu'ont fait nos prédécesseuses. Ce qui manque parfois c'est leur culot, un niveau supérieur de revendication, exiger des choses concrètes. Quand Fatima Ouassak 'a monté son association à Paris, elle a dû faire face aux gens qui étaient contre ces femmes musulmanes qui montent leur association et veulent faire de la politique. C'était vu comme dangereux, le soupçon d'islamisation... Quelqu'un a dit : « 963 mètres carrés, c'est 963 mètres carrés de trop pour qu'elles sirotent leur thé à la menthe ». C'est d'une condescendance incroyable ! Comment certaines personnes peuvent-elles s'autoriser à parler de cette manière, à se sentir légitimes à être hyper dénigrantes, à manquer de respect ? Ce qui nous manque c'est le culot de ces femmes qui vivent le racisme, qui s'organisent et prennent leur place. Cela me fait penser que nous restons dans une action assez politiquement correcte : on ne dégrade pas, on affiche juste des idées.

ML : Que répondez-vous aux personnes qui vous trouvent radicales ?

Lila : On peut coller sur des viols et sur des féminicides avec des chiffres et des témoignages absolument accablants et on va quand-même nous reprocher : « oui mais coller c'est quand-même extrême ! ». Mais tu te fous de ma gueule ? Tu es en mode : « oh ben elles sont un peu grandes les feuilles, ce n'est pas ouf quoi ! ». Mais on se rend compte de ce qui se passe ou quoi ? N'attaque pas le messenger quoi !

Piou : Ce n'est pas le collage qui dérange mais que tu ne puisses plus dire que tu ne savais pas. Le collage te confronte à ton déni.

Lila : Il n'y a pas une bonne façon de militer, il n'y a pas une action militante qui va sauver le monde. On a besoin des anciennes féministes, on a besoin des nouvelles, on a besoin des radicales, on a besoin des personnes à l'intérieur des institutions. Il faut des petites actions précises à tous les endroits. C'est comme cela qu'on y arrive, j'en suis intimement convaincue.

Piou : La radicalité c'est un concept très subjectif. Je ne trouve pas que c'est si radical de coller, ça s'arrache en une minute ! La radicalité ne doit pas faire peur. À un moment donné il faut être plus radical ou alors on ne fait pas avancer une cause. On n'a jamais obtenu aucun droit en demandant gentiment. Ce n'est pas acceptable de ne pas être d'accord avec quelque chose et de ne rien faire pour que ça change.

Lila : Il faut des actions de différentes ampleurs. Le but c'est que le monde soit un peu plus diversifié. Le but ce n'est pas que le monde soit en accord avec moi, c'est de se réapproprier le monde et de faire en sorte que ce ne soit pas toujours les mêmes qui s'en chargent.

Démy : Je suis entièrement d'accord avec Piou sur le concept de radicalité.

ML : Comment vivez-vous le collage, en tant qu'action de désobéissance civile, par rapport au risque d'être interpellé par la police ?

Lila : On sait que c'est un risque, on sait que c'est illégal. Mais ce que l'on fait n'est pas très grave, ce n'est pas une dégradation de l'espace public. C'est la même infraction que pisser dans la rue, les mecs ne se font jamais arrêtés parce qu'ils pissent dans la rue ! On risque une amende administrative de maximum 350 euros par tête. Mais j'ai un peu perdu l'absence de peur parce que je me suis faite arrêtée de manière très très violente par la police. Je parlais du principe que, comme je suis blanche, il y a déjà moins de risque de violence policière. J'avais complètement oublié que, comme femme, je subissais des discriminations, que la police est sexiste, misogyne et paternaliste. J'avais complètement oublié que j'étais une minorité de genre ! C'était vraiment une grosse claque dans ma gueule ! Je l'ai très mal vécu. On a eu une amende et il a fallu que des avocats spécialisés dans la défense des militants me disent que c'était un abus policier, de la violence policière, une fouille abusive et que je n'aurais pas dû vivre ça, pour que j'en prenne conscience. Je ne vais plus coller dans le centre parce que ça me met dans des états impossibles à gérer. C'est la seule fois où la police était

abusive avec nous, sinon cela avait toujours été très correct. Les policiers étaient paternalistes mais toujours très compréhensifs, nous laissant coller, prendre une photo et décoller.

Piou : Un collage c'est un moyen. Si c'est considéré comme illégal et bien tant pis. Le but d'un collage ce n'est pas de chercher l'illégalité mais de s'emparer d'un moyen pour faire passer un message. On prend ce droit, parce qu'on en a besoin.

ML : Pourquoi un collectif en non-mixité ?

Piou : On est en non-mixité de colleur.euses, cela implique des personnes non binaires. On ne veut pas de mecs cis parce qu'on est plus en sécurité entre nous.

Lila : C'est dans la charte. On ne veut pas les mecs cis mais on ne les

exclue pas totalement. Ils peuvent très bien aider. Frérot, tu peux nous aider à payer nos amendes, on a une cagnotte, tu peux nous offrir du matériel, tu peux garder les enfants quand on va coller. Ce n'est pas le combat de mecs cis, cela n'aurait vraiment aucun sens pour eux d'aller coller des affiches. De toute manière tu as tous les droits, frérot. Tu vas te réapproprier quoi ? La rue ? MDR !

ML : Avez-vous quelque chose de particulier à transmettre aux lecteurs de cette revue en éducation populaire ?

Piou : Je voudrais redire que l'espace public est à tout le monde. Il peut permettre de se politiser. Nous ne devons pas nécessairement attendre qu'on nous donne la parole. Nous pouvons prendre la parole. Nous sommes toutes légitimes à aller interpellier les gens sur des sujets importants. Nous sommes toutes légitimes à faire de la politique.

Lila : C'est vrai que nous n'avons pas forcément la parole dans d'autres espaces donc nous prenons celui qui est à notre portée. A la base, les collages c'était pour les féminicides. Puis ça s'est élargi à toute la militance féministe. Et puis ça s'est élargi à toute la militance féministe intersectionnelle. Je demanderais donc sur quoi elles colleraient, quels slogans tu veux gueuler et pourquoi ?

Les collages féministes s'inscrivent dans des traditions d'appropriation de l'espace public

Une tradition publicitaire

Les collages féministes procèdent de la publicité au sens premier. Le philosophe et sociologue Jurgen Habermas conceptualise la notion d'espace public comme entité entre l'État et l'espace privé⁵. Elle se conçoit aux 17e et 18e siècles du fait d'une sphère bourgeoise de personnes privées faisant un usage public de leurs discours, pour permettre des débats face à ce qui est dissimulé par l'État monarchique. Cette entité intermédiaire résulte de ce fait de la publicité : la nécessité d'exposer des opinions, pour discuter de ce qui est d'intérêt général, en réaction à ce qui est d'intérêt privé et secret. La publicité devient un idéal démocratique face à la domination de l'État. Au début du 19e siècle, quand la presse, qui procède de la publicité, se lie inexorablement à des intérêts commerciaux, elle ne constitue plus ce lieu de médiation dans l'intérêt collectif. Le mot « publicité » est dépossédé de son sens premier et revêt le sens commercial qu'on lui connaît aujourd'hui.

Certains exemples historiques témoignent de moments où la publicité s'est intensifiée : à la Révolution Française de 1789, les murs de Paris sont couverts d'avis et de manifestes contrôlés tant bien que mal par les autorités politiques. Ces discours collés dans les rues donnent accès à des informations directes, encouragent des débats et forment des opinions publiques. Durant la Commune, en 1871, l'affichage connaît une massification pendant la Semaine sanglante, avec une fièvre de collage : Versaillais.es et Communard.es bataillent pour placarder et remplir l'espace public. En mai 1968, face au pouvoir Gaulliste, des milliers d'affiches artistiques en partie sérigraphiées, créées par des étudiant.es, envahissent les murs et agissent comme outils politiques et d'invention dans l'espace public.

Une tradition féministe d'expression directe

Sous l'Ancien Régime, les femmes n'exposent pas leurs idées dans l'espace public. Il faut attendre la Révolution française, avec une grande femme de lettres, Olympe de Gouges, figure majeure de la pensée féministe et la première à signer les murs de sa pensée politique. Elle participe activement aux débats d'idées, écrit des pamphlets et des manifestes courageusement collés dans les rues. Tant son esprit libre et avant-gardiste que ses écrits politiques acérés sont craints. Elle est guillotinée, en 1793, sur ordre de Robespierre, pour avoir rédigé une affiche qu'elle avait l'intention de placarder sur les murs de Paris. Une filiation évidente et sensible est tissée

entre Olympe de Gouges et les collectifs de colleur.euses qui se déploient aujourd'hui en politisant les murs de vécus intimes teintés de violences, de dominations et d'inégalités.

Prendre la rue, afficher des idées, formuler des revendications, comme le font les colleur.euses, sont des pratiques d'expression directe devenues centrales dans les luttes féministes au 19e siècle et qui ne cessent d'être réinventées depuis. Quelques exemples : Les suffragettes britanniques et américaines, début du 20e siècle, investissent l'espace public et les institutions par des rassemblements, des banderoles et des collages pour réclamer le droit de vote ; *Combahee River Collective*, organisation américaine de femmes racisées et lesbiennes dans les années 70, lutte contre les oppressions raciales, sexuelles, hétérosexuelles et de classe par le biais d'affiches, de tracts et de groupes de conscience ; *Guerrilla girls*, dans les années 80, collectif d'artistes newyorkaises dissimulées sous des masques de gorille, interroge la place des femmes et des personnes racisées dans les musées et les galeries via des campagnes d'affichage, des manifestations et des réunions publiques ; le collectif français *La barbe*, dans les années 2000, rend visible l'absence des femmes dans les institutions politiques, culturelles et économiques, des militantes portant de fausses barbes occupent des lieux de pouvoir pour remercier les hommes d'empêcher la féminisation ; *Hijabis Fight Bach*, à Bruxelles en 2020, organisé par trois collectifs anti-racistes et féministes, rassemble des musulmanes qui occupent la rue avec des slogans, des revendications et des pétitions pour dénoncer l'interdiction du port foulard dans l'enseignement supérieur.

Marquer politiquement la place publique et les instances de pouvoir correspond aussi, pour ces femmes, à des moments de conquête géographique et matériel, presque physique, des lieux où elles sont en grande partie invisibilisées. Ces dynamiques spatiales et de participation, dans des environnements appartenant aux hommes, ne sont pas anodines. Elles agissent en effet en opposition aux espaces privés qui assignent généralement les femmes aux tâches domestiques et de reproduction. Il y a donc une portée subversive à s'approprier l'espace public, et à y poser parfois des actes de désobéissance civile, pour y faire voir un regard féministe sur le monde.

Une tradition de graphisme politique

Au 19e siècle, l'affiche devient l'outil privilégié par lequel les écrits politiques investissent l'espace public et alimentent les discussions démocratiques, en raison du progrès des techniques d'impression, de l'intérêt pour la typographie et l'impact visuel à avoir sur les passant.e.s. Les longs textes, les placards, affichés sur les murs de cette époque, sont les premiers exemples d'une écriture et de formes graphiques

pensées pour la rue : visibles et accessibles à toustes. Cet art de l'affichage, qui a perduré dans le temps, demeure encore aujourd'hui au service des causes politiques et sociales bien qu'entre temps, il ait migré mondialement, sur le terrain commercial.

Grapus, par exemple, dans les années 70, est un collectif français d'artistes, devenu une grande référence de cette tradition de recherche graphique politique. Tournant le dos à la publicité commerciale et son aspect léché, il propose une identité graphique de la chose publique : éthique, désintéressée, indépendante, à contre-courant des images consuméristes qui envahissent les rues. Il s'agit d'affiches imprimées, d'aspect artisanal, ludiques dans leurs dessins, leurs formes et leurs couleurs et dont les textes politiques sont en majorité écrits à la main. Elles constituent de ce fait des objets artistiques d'intérêt public.

Les messages des colleur.euses participent de cette même culture visuelle. Leur pertinence tient à leurs formules courtes et percutantes et à leur contenu politique, mais aussi : à une économie de moyens, sans savoir-faire particulier, ni logiciels ou outils d'impression ; à une identité graphique très puissante, reconnaissable au premier coup d'œil. L'inédit, l'épure et la beauté de ce dispositif typographique - des lettres capitales manuscrites peintes en noire sur des feuilles blanches A4 - en font des outils de communication visuelle d'une redoutable efficacité, relevant du graphisme politique et des formes d'art engagé dans l'espace public.

Conclusion : prendre la colle, la rue, la parole, refaire politique

Les colleur.euses jouent un rôle majeur dans la remobilisation féministe internationale de ces dernières années, en tant qu'actrices de cette campagne d'affichage, la plus impressionnante de l'histoire du féminisme, orchestrée sans aucune structure associative ou institutionnelle et amplifiée par une diffusion systématique sur les réseaux virtuels.

Ces femmes, qui reprennent corps et droits dans des lieux peu propices aux actes et occupations féminines, contribuent à remettre au centre de l'attention démocratique, des thématiques en grande partie passées sous silence et reléguées dans les sphères privées. Ces collages colonisent nos imaginaires citoyens et politiques et nous donnent de ce fait prise à des formes d'expérience : des apprentissages, des discussions, des contestations. Exposer à la vue de toustes les noms des femmes victimes de féminicides et les effets de la violence patriarcale, concoure aussi à une dimension mémorielle poignante et inédite qui, même éphémère, s'ancre dans un processus de mémoire collective et activiste.

Ce mouvement féministe procède d'un renouvellement des pratiques d'usage, d'interpellation et d'investissement de l'espace public par les femmes. Munies d'un simple seau de colle et de quelques feuilles où sont tracés des slogans, les colleur.euses réinventent en effet l'interaction entre publicité, esthétique graphique et accès égalitaire à des instruments de lutte. En quelques minutes, par des marquages contestataires plus ou moins provisoires, elles procèdent ainsi d'une recomposition de l'espace public en un espace féministe, critique et subversif.

Notes

¹ Compte : Collages_Feministes_Bruxelles

² Collectif de colleur.euses (quelques centaines environ) créé en octobre 2020 par sept personnes. Il fonctionne de manière souple et organique, sur la seule base d'une charte à laquelle il faut adhérer, ce qui lui confère une certaine efficacité. Il est constitué de groupes de commune et de pôles en non-mixité (pôle racisé, pôle queer, pôle anti-validisme, pôle des madrés etc.) qui s'organisent via la messagerie Signal. Il compte une grande diversité de personnes plus ou moins actives, plus ou moins déconstruites et plus ou moins privilégiées.

³ Podcast de la journaliste Victoire Tuailon consacré aux masculinités contemporaines.

⁴ Politologue, autrice et militante française, cofondatrice du Font des mères et de Verdragon, première Maison de l'écologie populaire en France, à Bagnolet.

⁵ Cette conception sera notamment remise en question et nuancée par les féministes

Bibliographie

Ouvrages

Bertrand, D., L'essor du féminisme en ligne. Symptôme de l'émergence d'une quatrième vague féministe ?, Réseaux, 2018

BIJON, B., DELAHAYE, C., Suffragistes et suffragettes : La conquête du droit de vote des femmes au Royaume-Uni et aux États-Unis. Editions Ecole Normale Supérieure de Lyon, 2017

Collages Féministes Paris, Notre colère sur vos murs, Editions Denoël, 2021

Faucheux, M., Olympe de Gouges, Editions Gallimard/Folio, 2018

Philizot, V., Qu'est-ce qu'une image dans l'espace public ?, Editions Deux-cent-cinq, 2022

Habermas, J., L'Espace public, Editions Payot, 1988

Hooks. Bell., Tout le monde peut être féministe, Editions Divergences, 2020

Raibaud, Y., La ville faite par et pour les hommes, Editions Belin, 2015

Revues/Magazines

Inter-Environnement Bruxelles - La voix des murs, Bruxelles en mouvement, N°239, Bruxelles, 2010

Cirefice, V., Le Quang, G., Mak, A., Faire l'histoire des graffitis politiques, entre appropriation de l'espace public et révolte graphique, Revue 20 & 21, Éditions Presses de Sciences Po, N° 156, 2022, p.3

Gallot, F., Jacquemart, A., Quelles pratiques féministes de la non-mixité ?, Travail, genre et sociétés, N°49, 2023, p.161

Ressources en ligne

Boulvain, S., Les Féministes à la conquête de l'espace public, barricade.be, 2020
<https://www.barricade.be/publications/analyses-etudes/feministes-conquete-espace-public>

Beauzac, J., Vénus feat. YESSS : warriors et arts, Podcast « Vénus s'épilait-elle chatte ? », 2020
<https://www.venuslepodcast.com/episodes/v%C3%A9nus-feat-yesss-%3A-warriors-et-arts>

Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine, Affiche-Action, quand la politique s'écrit dans la rue, 2012
<http://www.lacontemporaine.fr/images/expo/dp-bdic-afficheaction-fichesa4web.pdf>

Chourfi, S., Hijabis Fight Back : touchez pas à leur foulard, touchez pas à leurs études, 2020
<https://www.vice.com/fr/article/qj43zq/hijabis-fight-back-port-du-voile-etudes-belgique>

Combahee River Collective, Déclaration du Combahee River Collective, Les cahiers du CEDREF, 2006

<https://journals.openedition.org/cedref/415>

Elles osent, Qui sont les Guerrilla Girls ?, 2011

<https://womanns-world.com/qui-sont-les-guerrilla-girls/>

France-Culture, À l'origine des collages féministes, 2021

<https://www.youtube.com/watch?v=rqxglrtmsXo>

Graphéine, Pierre Bernard & Grapus graphisme d'utilité publique 1942/2015, 2016

<https://www.grapheine.com/histoire-du-graphisme/pierre-bernard-grapus-graphiste-utilite-publique>

L'aaatelier, Quelle place pour les femmes dans l'espace public, 2018

<http://aaatelier.org/egalite/2018/07/25/quelle-place-pour-les-femmes-dans-lespace-public>

La barbe, Groupe d'Action Féministe

<https://labarbelabarbe.org/>

Meyer, Z., Collages féministes : se réappropriier l'espace public, Le Vent Se Lève, 2020

<https://lvsl.fr/collages-feministes-se-reappropriier-lespace-public/>

Radio France, Les colleuses, le féminisme à l'affiche, 2023

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/zoom-zoom-zen/zoom-zoom-zen-du-lundi-06-fevrier-2023-4078972>

Servos, M-S., L'histoire des Guerrilla Girls, Episode #17, Podcast « Femmes d'art », 2022

<https://soundcloud.com/user-64496360/episode-17-lhistoire-des-guerrilla-girls>

Zecchinon, P., Une nuit avec le collectif Collages féministes : «Si on doit passer par les voies légales, on ne nous donnera jamais la parole», lalibre.be, 2023

<https://moustique.lalibre.be/actu/belgique/2023/03/09/>

[une-nuit-avec-le-collectif-collages-feministes-si-on-doit-passer-par-les-voies-legales-on-ne-nous-donnera-jamais-la-parole-257942](https://moustique.lalibre.be/actu/belgique/2023/03/09/une-nuit-avec-le-collectif-collages-feministes-si-on-doit-passer-par-les-voies-legales-on-ne-nous-donnera-jamais-la-parole-257942)

Wikipédia, Combahee River Collective

https://fr.wikipedia.org/wiki/Combahee_River_Collective

Wikipédia, La Barbe

https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Barbe